

YAD VASHEM

LE LIEN FRANCOPHONE

Jérusalem, Juin 2026, N° 91



Yom HaShoah 2026

Préserver la mémoire dans un contexte contraint (p. 2)

YOM HASHOAH 2026 : PRÉSERVER LA MÉMOIRE DANS UN CONTEXTE CONTRAIT



Dans un contexte inhabituel, marqué par l'absence de nos invités locaux et internationaux, la commémoration de Yom HaShoah 2026 a rappelé avec gravité que la transmission de la mémoire demeure essentielle, quelles que soient les circonstances.

Les cérémonies officielles de la Journée du souvenir de la Shoah et de l'héroïsme se sont tenues cette année dans des conditions exceptionnelles, marquées par un contexte sécuritaire particulièrement tendu dans le cadre d'une trêve fragile. Aussi, les événements commémoratifs organisés par Yad Vashem ont été adaptés afin de garantir à la fois la continuité du devoir de mémoire et le respect des contraintes de sécurité.

La cérémonie d'ouverture principale, habituellement organisée en présence de

nombreux survivants, invités et représentants internationaux, a été pré-enregistrée sans public, puis diffusée au monde entier le lendemain à l'heure officielle de la commémoration. Cette adaptation a permis de préserver la portée internationale de l'événement tout en maintenant sa solennité et sa dimension mémorielle.

Par ailleurs, la cérémonie de dépôt de gerbes s'est tenue à la Place du Ghetto de Varsovie en présence des représentants officiels de l'État d'Israël. Conformément aux mesures de sécurité en vigueur, l'événement s'est déroulé sans public, dans un format restreint mais hautement symbolique, rappelant la centralité de ce lieu dans la mémoire de la Shoah.

Habituellement chargé d'accueillir les invités et les donateurs venus du monde entier, notamment les représentants des associations des Amis de Yad Vashem, le

département des Relations Donateurs & Partenariats a déposé les gerbes en leurs noms et ceux de leurs présidents. Ce geste a permis la présence symbolique de l'ensemble de ces partenaires internationaux, maintenant ainsi le lien entre Jérusalem et ses soutiens à travers le monde et soulignant la dimension universelle de la mémoire.

Malgré les contraintes imposées par la situation sécuritaire, ces cérémonies ont permis de préserver l'essence même de la Journée du souvenir : honorer la mémoire des six millions de Juifs assassinés, rendre hommage aux survivants et affirmer la responsabilité collective de la transmission. Elles témoignent également de la capacité de Yad Vashem à adapter ses formats commémoratifs, tout en maintenant leur portée éducative, symbolique et internationale.

PORTEURS DE FLAMBEAUX 2026

Chaque année, lors de la cérémonie officielle de la Journée du souvenir de la Shoah et de l'héroïsme qui se tient à Yad Vashem, six flambeaux, représentant les six millions de Juifs assassinés pendant la Shoah, sont allumés par des survivants. Les récits personnels des porteurs de flambeaux reflètent le thème central choisi par Yad Vashem pour cette journée commémorative. Leurs expériences individuelles sont présentées dans de courts films diffusés lors de la cérémonie.



Saadia Bahat

Né en Lituanie en 1928. Son père était avocat, membre du conseil municipal et volontaire dans la police et

les pompiers locaux ; sa mère était enseignante et engagée dans la vie communautaire. Ils déménagèrent à Vilna en 1939, d'où, en juin 1941, la famille fut expulsée vers le ghetto. Ses deux parents y furent assassinés. Saadia se porta volontaire pour les camps de

travail en Estonie afin de survivre, endurant le froid extrême et la faim. Il fut transféré par bateau au camp de concentration de Stutthof, où il fut placé dans le baraquement des enfants. Tous les enfants, à l'exception de Saadia et de six autres, furent envoyés à la mort. Saadia fut ensuite forcé de participer à une marche de la mort épuisante, au cours de laquelle il contracta le typhus. Il fut abandonné dans une cabane, où, quatre jours plus tard, un soldat de l'Armée rouge le trouva.



Michael Sidko

Né à Kyiv, en Ukraine, en 1936, fils d'un Ukrainien non juif et de la fille d'un rabbin, Michael et sa famille

furent emmenés, en septembre 1941, au ravin de Babi Yar pour y être exécutés. Michael et son frère Grisha furent témoins du meurtre de leur mère, de leur sœur âgée de trois ans et de leur petit frère,

âgé de seulement six mois. Grisha réussit à faire sortir Michael, et les deux garçons errèrent de lieu en lieu à la recherche d'un abri. Ils revinrent à l'immeuble où ils avaient vécu, où leur voisine Sofia Krivorot-Baklanova prit soin d'eux et les fit passer pour ses propres fils lors des fouilles allemandes. À la fin de la guerre, les garçons furent réunis avec leur père. Michael servit dans l'Armée rouge et s'installa en Israël en 2000.



Miriam Bar-Lev

Originaire des Pays-Bas, mais née à Tel-Aviv, Miriam retourne en Europe juste avant la guerre. Déportée à

Bergen-Belsen après un passage par le camp de Westerbork, elle y perd son père, mort à la tâche alors qu'il était forcé de creuser des égouts. Après avoir survécu à la famine et aux appels dans un froid glacial, elle est libérée, ainsi que sa mère, par l'Armée rouge au terme d'un éprouvant voyage en train. De retour en Israël en 1946, elle s'engage comme commandante dans l'armée israélienne naissante.



COMMÉMORATION



Moshe Harari

Il est né sous le nom de Monek Greenberg dans un village de Pologne. Sa famille fut transférée dans le ghetto de Mordy à la fin de l'année 1941. En août 1942, les Juifs du ghetto furent rassemblés sur la place du marché, avec l'intention de les tuer tous, mais les Greenberg réussirent à s'échapper. Un fermier

leur offrit un abri derrière des bottes de paille dans le grenier de la grange, puis plus tard dans une fosse sous le plancher du grenier, où ils ne pouvaient que s'allonger ou rester assis, recroquevillés. Moshe et ses proches survécurent en se cachant dans cet espace minuscule, dans un silence total et une obscurité quasi permanente pendant près d'un an et demi, jusqu'à leur libération par l'armée soviétique.



Avigdor Neumann

Il est né en 1931 dans une famille hassidique à Sevlush, en Tchécoslovaquie, qui passa sous domination hongroise en 1939. À Pessach 1944, les Allemands expulsèrent les Neumann de leur maison. La famille fut envoyée à Birkenau où Avigdor fut séparé des siens. Il déclara à Mengele qu'il était un mécanicien de quinze ans et réussit ainsi à passer la sélection. Le lendemain, on lui annonça que sa mère, ses sœurs et ses frères avaient tous été assassinés. Son père et son frère aîné moururent dans d'autres camps. Il fut sélectionné pour les chambres à gaz à plusieurs reprises, mais survécut. En janvier 1945, il fut forcé de participer à une marche de la mort épuisante, au cours de laquelle il fut libéré par l'armée américaine. Après la guerre, il retrouve sa sœur aînée et tous deux tentent d'immigrer en Israël sur le navire *Theodor Herzl*. Capturés par les Britanniques, ils sont internés dans des camps à Chypre avant d'atteindre enfin la terre d'Israël.



Ilana Fallach

Née en 1940 à Benghazi en Libye, Ilana n'a que trois ans lorsque sa ville natale — sous occupation italienne — est frappée par un bombardement britannique qui coûte la vie à plusieurs de ses proches. Son père, détenteur de la citoyenneté britannique, est contraint de fuir vers l'Égypte. Deux ans plus tard, le reste de la

famille est entassé dans un wagon à bestiaux vers le camp de Giado. Ilana y est témoin de l'horreur : des centaines de déportés succombent à la faim et aux maladies, dont sa propre sœur. Grièvement blessée à la jambe et menacée d'amputation, Ilana doit son salut à la pénicilline apportée par l'armée britannique lors de la libération en 1943. Après un retour précaire à Benghazi marqué par la persistance des pogroms, la famille se réfugie à Tripoli avant de rejoindre finalement Eretz Israël.





RESTITUER LES NOMS, RESTAURER LES IDENTITÉS : UNE ŒUVRE COLLECTIVE AU CŒUR DE LA MÉMOIRE DE LA SHOAH

Au cœur de la mission de Yad Vashem se trouve un engagement fondamental : rendre aux victimes de la Shoah leur identité. Derrière le chiffre de six millions de Juifs assassinés, il y a des hommes, des femmes et des enfants, chacun porteur d'un nom, d'une histoire, d'un visage. Depuis sa création en 1953, Yad Vashem s'efforce de reconstituer cette mémoire individuelle à travers un projet d'une ampleur sans précédent : la collecte des noms

des victimes.

Aujourd'hui, près de cinq millions d'identités ont pu être recensées grâce à un travail patient et rigoureux, fondé sur la collecte des Pages de témoignage, l'exploitation d'archives historiques et la contribution de familles à travers le monde. Cette entreprise, toujours en cours, repose sur une coopération internationale essentielle, à laquelle ont largement contribué des acteurs majeurs tels que la

Shoah et Serge Klarsfeld.

Dès les années 1970, Serge Klarsfeld a joué un rôle pionnier dans ce domaine. Par un travail méticuleux de recherche dans les archives et de recoupement des sources, il a établi les listes nominatives des Juifs déportés de France. Son ouvrage fondamental, *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*, a permis d'identifier près de 76 000 victimes. Au-delà de son importance historique, ce travail a posé les bases d'une méthodologie rigoureuse, fondée sur la restitution des identités individuelles, qui a profondément influencé les pratiques de recherche de Yad Vashem.

Dans le prolongement de cette démarche, la Fondation pour la Mémoire de la Shoah apporte depuis sa création un soutien déterminant aux efforts de documentation et de transmission. Par le financement de projets de recherche, de numérisation d'archives et de collecte de témoignages, elle contribue activement à l'élargissement du champ de la connaissance, notamment en Europe de l'Est, où de nombreuses traces restent encore à retrouver. Son action permet d'intensifier les campagnes de collecte de noms et de renforcer les partenariats internationaux.

Un rôle essentiel a également été joué par Simone Veil, qui présida la Fondation pour la Mémoire de la Shoah dès sa création. Survivante de la Shoah et profondément engagée dans la transmission de sa mémoire, elle a su reconnaître très tôt l'importance fondamentale du projet de collecte des

noms porté par Yad Vashem. Convaincue que la mémoire passe par la restitution des identités individuelles, elle a été parmi les premières à soutenir activement cette initiative, contribuant à lui donner une impulsion décisive et à mobiliser les moyens nécessaires à son développement.

Cette collaboration entre institutions et chercheurs illustre une complémentarité essentielle : Yad Vashem coordonne et centralise les données à l'échelle mondiale, Serge Klarsfeld a ouvert la voie par un travail fondateur de mémoire nominative, et la Fondation pour la mémoire de la Shoah soutient concrètement l'extension de ces recherches.

Au-delà de leur dimension scientifique, ces efforts répondent à une exigence morale profonde. Nommer les victimes, c'est leur rendre leur dignité, lutter contre l'anonymat imposé par



les bourreaux et préserver la singularité de chaque destin. C'est aussi transmettre aux générations futures une mémoire incarnée, faite d'histoires individuelles et de vies interrompues.

Ainsi, la collecte des noms ne constitue pas seulement un projet documentaire : elle est au cœur même de la mission de mémoire.

Chaque nom retrouvé est une victoire contre l'oubli, et un pas supplémentaire vers la restitution de l'humanité de ceux que la Shoah a voulu effacer.

ARCHIVES EN MOUVEMENT : 122 499 FICHIERS — UNE INSTALLATION IMMERSIVE À YAD VASHEM

À travers une installation vidéo de 44 minutes et 44 secondes, l'artiste Ran Slavin transforme les archives de Yad Vashem en une expérience immersive, donnant vie aux objets, documents et photographies de la Shoah et invitant le visiteur à une rencontre intime avec l'histoire et la mémoire. Nous avons rencontré l'artiste et producteur pour explorer les sources d'inspiration

et la profondeur de cette nouvelle création.

Yad Vashem avait déjà intégré des expériences multimédias, notamment avec *Le monde qui fut*, mosaïque vidéo de Michal Rovner composée d'extraits d'archives montrant la vie juive avant la Shoah. Ces images, qui accueillent les visiteurs à l'entrée du Musée d'histoire de la Shoah, offrent un aperçu précieux de la richesse et de

la diversité du monde juif européen avant sa destruction.

Peu avant l'inauguration de cette installation, Yad Vashem a échangé avec Ran Slavin.

Lorsque Yad Vashem vous a contacté pour créer une installation permanente, quelles ont été vos premières réactions ?

Yad Vashem m'a approché il y a plus d'un an. J'ai immédiatement

HOMMAGE DE YAD VASHEM À PIERRE-FRANÇOIS VEIL



Yad Vashem exprime sa profonde tristesse à l'annonce du décès soudain de Pierre-François Veil, président de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS), ancien président et président d'honneur du Comité français pour Yad Vashem. Le lien de Pierre-François Veil avec Yad Vashem s'inscrivait dans un engagement de toute une vie, structuré et profondément personnel. Son héritage familial, en tant que fils de notre chère amie regrettée Simone Veil, rescapée de la Shoah et première présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, conférait une signification particulière à son action envers la préservation de la mémoire. Durant ses nombreuses années à la tête du Comité français pour Yad Vashem, il œuvra avec une détermination sans faille au renforcement des liens entre la société

française et Jérusalem, en faisant de la transmission et de l'engagement des acteurs publics une priorité absolue.

Il a insisté pour mettre en lumière les Justes parmi les Nations, ces héros qui ont protégé des Juifs au péril de leur propre vie, et a renforcé durablement la coopération avec les collectivités locales à travers le réseau des « Villes et Villages des Justes de France ».

Convaincu que l'éducation constitue le levier essentiel pour lutter contre l'antisémitisme et la haine, il a soutenu activement les séminaires pédagogiques destinés aux enseignants français à l'École internationale pour l'enseignement de la Shoah de Yad Vashem. Bien avant de rejoindre la FMS, il instaura la tradition de se rendre chaque année à Jérusalem lors de Yom

Hashoah, accompagné de délégations de maires français, afin d'ancrer la mémoire de la Shoah au plus haut niveau de responsabilité civique.

Homme d'une grande noblesse d'esprit, il se distinguait par sa discrétion, sa sensibilité et sa modestie naturelle. Son élection à la présidence de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah il y a trois ans est venue couronner ce parcours d'exception, lui permettant de poursuivre l'héritage de solidarité et de respect des droits de l'homme laissé par les rescapés. Ami fidèle du peuple d'Israël, il s'est mobilisé sans relâche pour le sort des otages, que ce soit lors de l'affaire Gilad Shalit ou plus récemment dans le contexte de la guerre « Épées de Fer », dénonçant ces enlèvements comme des crimes contre l'humanité.

Pour Yad Vashem, il était un ami très cher à qui nous avons symboliquement remis les clés de notre institution. Aujourd'hui, Yad Vashem s'incline avec respect devant la mémoire de cet artisan infatigable de la transmission, dont la présence et la sagesse nous manqueront cruellement. Nous adressons nos plus sincères condoléances à son épouse Barbara, à ses enfants Stéphanie, Raphaël, Lucas et Rebecca, ainsi qu'à son frère Jean et à l'ensemble de sa famille.



חבר, אתה חסר

Miry Gross

VA EN PAIX, MENSCH !

Hommage de Patrick Klugman, président du Comité français pour Yad Vashem, à Pierre-François Veil, président du Comité français pour Yad Vashem de 2015 à 2023, disparu le 6 mai 2026.

Mais comment va-t-on faire sans lui ? Depuis ce 6 mai, cette question tourne en boucle chez tous ceux qui ont aimé, connu ou côtoyé Pierre-François Veil. Et il faut se rendre à l'évidence qu'il nous avait préparés à toutes les fins sauf la sienne. Chez cet homme, la discrétion malade avait engendré auprès de son entourage une règle d'airain consistant à tenir le mal pour insignifiant même quand il se faisait menaçant. Avec sa disparition, tout s'éclaire sur une vie menée tambour battant : moins il allait plus il allait ! Moins il pouvait marcher, plus il allait loin. Quelle leçon que ce tête-à-tête, ce corps à corps, cette lutte entre le corps et la volonté jetée sur plus d'un quart de siècle.

Durant ces vingt-huit années, grâce au carburant familial et amoureux, il aura formé ce couple fondamental et total avec Barbara, puis accueilli sa « princesse » Rebecca dans le cocon qu'il formait avec elle et ses deux fils aînés Raphaël et Lucas. Tambour battant toujours, il a rejoint le cabinet Veil Jourde et formé la maison « Veil frères réunis », plaidé d'immenses dossiers, pris la présidence du Comité français pour Yad Vashem, puis à partir de juillet 2023 dans le contexte de l'après 7 octobre, celle de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

Plus son corps lui en faisait voir et plus il accélérait sa marche. Les derniers mois, il a ainsi multiplié les initiatives, les réunions, les prises de parole, les manifestations, les commémorations, les voyages de solidarité dont encore Auschwitz par moins 20 degrés avec les magistrats au mois de février 2026 avec le Crif. Le 27 avril dernier, il n'a pas assisté, pour la première fois, au conseil d'administration de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah qu'il présidait. Et pour cause, il venait d'être hospitalisé.

Il rechignait aux honneurs qu'il acceptait en grommelant. Pas aux efforts, ni je le crains à la douleur. Je l'ai vu parfois serrant les dents assister à une cérémonie sans éclat où il avait décidé de se rendre, contre l'entendement et l'avis de tout son entourage. Pour un dîner de soutien pour lequel je l'avais sollicité, il m'avait lâché, contraint : « Ne m'en voulez pas si je ne viens pas ». Evidemment, il était venu. Et resté. Dérail, grandeur et paradoxe d'un homme structuré par le devoir, obsédé par la « mission de transmission » et qui se sera révélé dans une souveraineté totale vis-à-vis des contingences les plus aiguës pour l'accomplir.

Pierre-François a joué un rôle tellement imposant dans ma vie que je ne saurai en délimiter les



contours. Comme premier patron, il m'avait accueilli dans la profession d'avocat avec une injonction précise : « Je vous préviens, je veux plus voir votre gueule à la télé ». Et quand tout juste trois semaines plus tard j'étais revenu vers lui, piteux, pour intégrer le « casting » d'une émission de débats qui se lançait, il m'avait dit : « Vous faites chier ! » Et au lieu de me virer, il avait ajouté : « Vous ne pouvez pas refuser ».

Lorsqu'il a été appelé à succéder à sa mère et David de Rothschild à la tête de la Fondation pour la Mémoire pour la Shoah, il était très embêté de devoir quitter le Comité français pour Yad Vashem. Il m'avait présenté les choses à sa manière : « Patrick, je sais comme vous que ce n'est pas une bonne idée, mais nous n'avons pas le temps d'en trouver une meilleure. Vous me succéderez donc en juillet ! »

Defait, je n'aurais pas fait grand-chose ni au Comité ni ailleurs sans lui demander son avis et discerner dans ses silences ceux qui étaient franchement désapprouvateurs de ceux qui l'étaient moins. Je crois qu'une de mes places favorites sur terre restera son canapé que je venais régulièrement polluer

le dimanche pour fumer un cigare et trouver dans des sujets réellement ou faussement urgents un prétexte pour échanger des mots pas toujours charitables sur nos contemporains. La situation était souvent grave et pourtant nous aurons tant ri qu'il me tardait de trouver une autre galère qui me ramènerait à nos échanges sous les volutes de ses havanes.

J'ai eu la chance de travailler régulièrement avec lui et de pouvoir venir le trouver à chaque fois que la cause était désespérée. Il nous est même arrivé avec Lucas Veil d'être ses contradicteurs dans un dossier qui s'enlisait dangereusement. Avec l'assentiment de notre client, il nous a fallu essayer quelques remontrances de sa part et agir sous sa dictée pour parvenir finalement à trouver la solution qui se faisait attendre. Détestant le bavardage et le tapage inutiles, il avait le verbe rare et la parole puissante.

La transmission de la mémoire était pour lui une cause suprême, presque métaphysique. Le point de bascule entre ce dont il était dépositaire - à commencer par le nom Veil - et ceux, souvent disparus, dont il était en quelque sorte le mandataire. Au Comité français pour Yad Vashem, il avait porté cette entreprise supérieure dans laquelle il avait pu donner sa pleine mesure : que le rôle des Justes parmi les Nations soit connu et reconnu. Ainsi, on peut affirmer sans aucune exagération que si notre mémoire, comme notre pays devaient garder une dette imprescriptible envers Pierre-François Veil ce serait la signification du mot Juste avec tout



Patrick Klugman et Pierre-François Veil à Yad Vashem, le 30 octobre 2022

ce qu'il emporte.

Avocat, militant, président, quel parcours singulier que celui dont toute la vie aura été tournée « vers d'autres voix que la sienne ». Finalement, sans jamais le vouloir ou le proclamer Pierre-François Veil était devenu dans la France de l'après 7 octobre la conscience

apaisée mais exigeante d'un pays déchiré. De son vivant, je ne me serai jamais adressé à lui qu'en le vouvoyant. Alors, pour cette seule fois, je vais me permettre d'aller au-delà pour lui adresser le salut déférent que je lui dois : Va en paix, Mensch !

UNE NOUVELLE GÉNÉRATION ENGAGÉE POUR LA TRANSMISSION



Plus de cent jeunes ont répondu présents le 23 avril dernier à la Nautique de Genève. Un chiffre qui en dit long : la mémoire de la Shoah continue d'interpeller les jeunes adultes, à condition de leur proposer des espaces de parole adaptés.

C'est précisément la mission que s'est donnée le comité Next Gen de l'Association Yad Vashem Suisse : trouver de nouveaux moyens de mobiliser les prochaines générations autour de ce devoir de transmission. Car si l'histoire de la Shoah appartient au passé, ses échos, eux, sont bien présents. Amalgames, raccourcis, montée de l'antisémitisme sur les réseaux sociaux, les membres du comité en font l'expérience au quotidien, et c'est précisément ce vécu qui les a conduits à s'engager.

Après le discours d'ouverture du président de l'association, Charlotte Levy et Jeffrey Rubinstein, membres du comité, ont pris la parole pour expliquer ce qui les anime. Derrière leur engagement, une conviction commune : génération après génération, des hommes et des femmes ont choisi de transmettre ; une histoire, une identité, une mémoire. Et cette chaîne ne peut se perpétuer que si chaque génération décide, à son tour, d'en être le maillon. Leurs témoignages ont touché juste. L'un des membres du comité a évoqué ce sentiment, familier à beaucoup de jeunes juifs en Europe, de devoir se justifier ; de son identité, de ses opinions, de son rapport au conflit au

Proche-Orient, un ressenti largement partagé dans la salle.

La soirée s'est articulée autour de la projection en avant-première du premier épisode de la série documentaire de Lucas Moulard, créateur de contenu et chroniqueur au Point, dont le travail questionne la manière dont certains sujets sont perçus, racontés et parfois déformés. La discussion qui a suivi a été franche, nourrie par un public attentif et impliqué : identité, amalgames, rôle des réseaux sociaux dans notre rapport à l'histoire et à l'actualité. La soirée s'est ensuite poursuivie autour d'un cocktail dînatoire, qui fut l'occasion de continuer ces échanges en petits groupes avec Lucas.

Transmettre la mémoire de la Shoah aujourd'hui, c'est aussi aider les jeunes à reconnaître les formes contemporaines de haine et d'antisémitisme et à s'y opposer. Le comité Next Gen est

convaincu que les outils d'aujourd'hui, à commencer par les réseaux sociaux, peuvent devenir des vecteurs de sensibilisation et de nuance, plutôt que de simplification. C'est dans cet esprit qu'il continuera de développer des initiatives qui donnent aux jeunes générations les moyens de s'approprier cette mémoire et de la transmettre à leur tour.

Pour revivre quelques moments de la soirée, scannez le QR code ci-dessous ; vous accéderez directement à une courte vidéo récapitulative de l'événement.

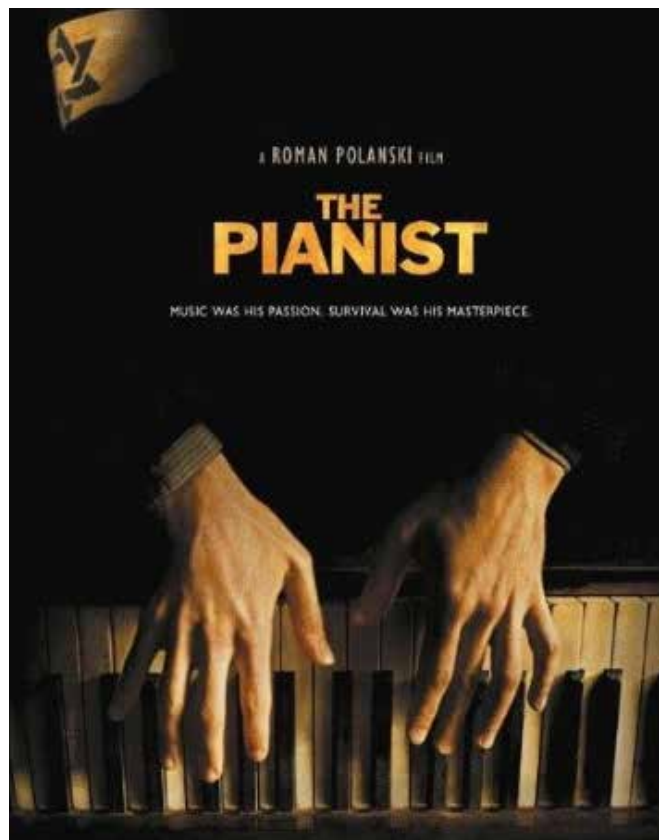


Equipe de l'Association Yad Vashem Suisse : Sam Fayon, Corinne Nydegger, Lauriane Boutboul, Jeffrey Rubinstein, Lucas Moulard, Charlotte Levy, Jerry Lipszyc

PARLER DE LA RÉSISTANCE JUIVE PENDANT LA SHOAH À TRAVERS LE CINÉMA

Depuis le début du XX^e siècle, le cinéma s'est imposé comme l'un des principaux vecteurs de transmission du savoir et de formation des représentations collectives. En combinant image, son, narration et émotion, il offre une expérience immersive unique qui donne au spectateur une impression d'immédiateté et d'authenticité. Cette puissance expressive en fait un outil particulièrement précieux pour aborder des événements historiques complexes, et plus encore lorsqu'il s'agit de la Shoah.

Le cinéma permet en effet de rendre accessible un passé difficile à appréhender. Il invite le spectateur à entrer dans une réalité souvent perçue comme lointaine, à s'identifier à des individus et à ressentir, au-delà des faits, la dimension humaine des événements. Toutefois, cette force constitue également une limite. Parce qu'il crée une illusion de vérité, le film peut masquer les choix narratifs, les intentions et les interprétations qui le sous-tendent. Toute œuvre cinématographique, qu'elle soit documentaire ou de fiction, propose nécessairement une vision partielle et construite de la réalité. Dans le contexte de la Shoah, cette tension est particulièrement forte. Comment



représenter l'irreprésentable ? Comment traduire en images une expérience qui dépasse souvent les capacités du langage et de l'imaginaire ? Les cinéastes se trouvent confrontés à un défi majeur : trouver une forme juste, capable de transmettre sans trahir, de montrer sans exploiter.

Par ailleurs, une iconographie spécifique de la Shoah s'est progressivement constituée. Certaines images – notamment celles des camps libérés – sont devenues des symboles universels, fréquemment réutilisées dans les productions cinématographiques. Si elles contribuent à ancrer la mémoire collective, leur usage répété peut aussi conduire à une forme de banalisation, voire à une instrumentalisation, en particulier lorsqu'elles sont détachées de leur contexte historique. Malgré

ces risques, le cinéma demeure aujourd'hui un outil essentiel dans la transmission de la mémoire de la Shoah. Face aux tentatives de négation ou de déformation de l'histoire, il joue un rôle déterminant dans la sensibilisation du grand public, la commémoration des victimes et la compréhension des événements. Son utilisation dans le cadre éducatif exige toutefois une approche critique, attentive tant au contenu qu'aux intentions des réalisateurs et aux réactions des spectateurs.

Dans cette perspective, certains films offrent des supports particulièrement pertinents pour enseigner la résistance juive pendant la Shoah, notamment à travers l'exemple du ghetto de Varsovie. Deux œuvres majeures illustrent des approches

complémentaires : *Le Pianiste* de Roman Polanski (2002) et *1943, l'ultime révolte* (*Uprising*) de Jon Avnet (2001). Le film *Le Pianiste* retrace l'histoire du pianiste juif Władysław Szpilman, survivant de la Shoah à Varsovie. À travers son parcours, le film propose une approche centrée sur l'expérience individuelle et la survie. Témoin du soulèvement du ghetto en 1943, Szpilman n'y participe pas directement. Son histoire met en lumière une autre forme de résistance, souvent moins visible mais tout aussi essentielle : celle de la persévérance, du refus de renoncer à son humanité et de la volonté de vivre.

Ce point de vue permet d'aborder avec les élèves la complexité des choix auxquels les Juifs furent confrontés. Dans des conditions extrêmes, marquées par la faim, la peur et la violence, les décisions relevaient souvent de ce que l'on appelle des « choix sans choix ». Le film illustre également les dilemmes moraux liés à la survie, notamment face à la tentation de collaborer ou de privilégier son propre salut. Il montre que la résistance ne se limite pas à l'action armée, mais peut également prendre la forme d'une lutte quotidienne pour préserver sa dignité et son identité.

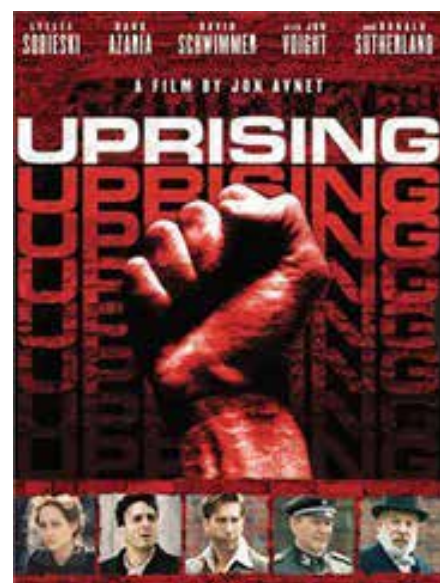
À l'opposé, *1943, l'ultime révolte* adopte le point de vue des combattants du ghetto de Varsovie et met l'accent sur la résistance armée. Le film retrace la création de l'Organisation juive de combat et les préparatifs du soulèvement, en mettant en scène des figures historiques telles que Mordechai Anielewicz, Marek Edelman ou Zivia Lubetkin. Il montre le courage de ces hommes et femmes qui, malgré des moyens dérisoires, ont

choisi de se battre pour leur dignité face à un ennemi écrasant. Cette œuvre contribue à déconstruire le mythe d'une prétendue passivité juive pendant la Shoah. Elle met en évidence la diversité des formes de résistance, qu'elles soient militaires, politiques ou sociales. Le film accorde également une place importante aux dilemmes moraux et aux tensions internes, notamment au sein du Judenrat ou de la police juive, soulignant la complexité des responsabilités individuelles et collectives.

Par ailleurs, *1943, l'ultime révolte* met en lumière des aspects moins connus de la Résistance, comme le rôle des courriers, souvent de jeunes femmes, qui assuraient la transmission d'informations, de documents et d'armes entre les communautés juives. Il évoque également la résistance spirituelle et culturelle, à travers le maintien d'une vie communautaire, l'organisation d'écoles clandestines ou encore la constitution d'archives visant à documenter la vie dans le ghetto. Ces deux films, par leurs approches différentes, permettent d'enrichir la réflexion sur la notion de résistance. Ils montrent qu'elle ne se réduit pas à l'affrontement armé, mais qu'elle englobe un large éventail de comportements, allant de la lutte organisée à la préservation de valeurs humaines fondamentales dans des conditions inhumaines.

L'utilisation de ces œuvres en classe offre ainsi de nombreuses possibilités pédagogiques. Elle permet non seulement de transmettre des connaissances historiques, mais aussi d'engager une réflexion sur des questions universelles telles que la dignité, la responsabilité,

le courage ou encore les choix moraux en situation extrême. Elle invite les élèves à dépasser une vision simplifiée de l'histoire pour en saisir toute la complexité humaine. Cependant, l'intégration du cinéma dans l'enseignement de la Shoah requiert une préparation adaptée. Les enseignants doivent tenir compte de l'âge des élèves, de leur sensibilité et de leurs connaissances préalables. Il est essentiel d'accompagner le visionnage d'un travail d'analyse et de contextualisation, afin d'éviter toute interprétation erronée ou simplificatrice. En définitive, le cinéma constitue un outil pédagogique d'une grande richesse pour aborder la Shoah et la Résistance juive. Lorsqu'il est utilisé avec rigueur et discernement, il permet de renforcer la compréhension historique, de susciter l'empathie et de nourrir une réflexion critique. À travers la diversité des récits qu'il propose, le cinéma contribue à préserver la mémoire de la Shoah et à en transmettre les enjeux aux générations futures.

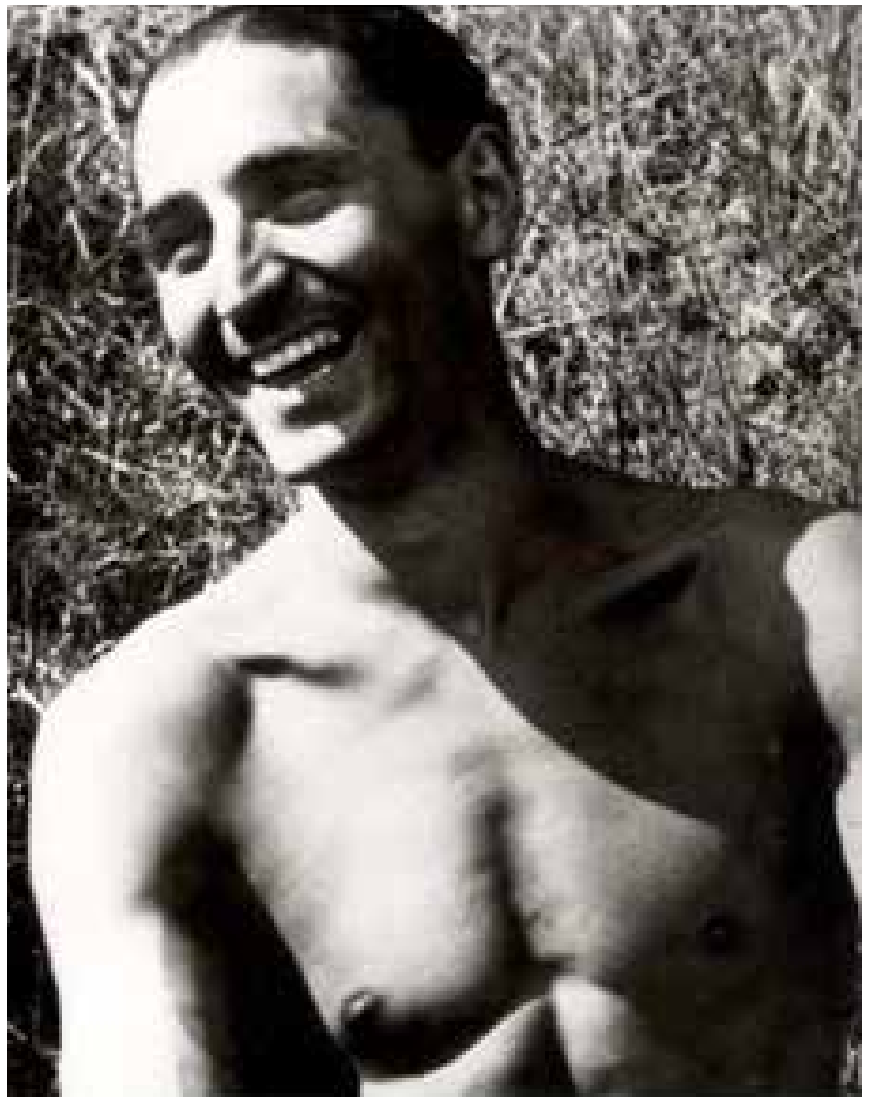


FREDY HIRSCH – QUAND L'ÉDUCATION DEVIENT UN ACTE DE RÉSISTANCE

Éducateur, athlète et militant sioniste, Fredy Hirsch consacra sa vie à la protection des enfants juifs dans les ghettos et les camps nazis. À Theresienstadt puis à Auschwitz-Birkenau, il fit de l'éducation, de l'hygiène et de la routine quotidienne, des outils de survie et de dignité. Longtemps restée dans l'ombre, sa trajectoire éclaire aujourd'hui une forme essentielle de résistance morale au cœur de la Shoah.

Fredy Hirsch, né en Allemagne, mena une vie brève mais d'une intensité exceptionnelle. Enfant longiligne cherchant à impressionner son père boucher, il devint un athlète accompli, champion de saut à la perche et de saut en hauteur, puis un éducateur engagé au sein du mouvement sioniste de jeunesse Maccabi Hatzair. Mais c'est surtout dans les ghettos et les camps nazis que son nom s'inscrit comme celui d'un éducateur hors du commun et d'un protecteur infatigable des enfants juifs.

À Theresienstadt, Fredy Hirsch occupa la fonction d'adjoint au responsable du département de la jeunesse. Il y organisa l'éducation, les activités sportives et la vie quotidienne des enfants du ghetto, convaincu que la routine, l'hygiène et l'apprentissage étaient essentiels à leur survie morale et physique. Grâce à son autorité naturelle, à son allemand irréprochable et à sa capacité à exploiter les peurs nazies – notamment celle des épidémies – il parvint à obtenir des conditions relativement meilleures pour les enfants : dortoirs séparés, activités sportives, parfois même



du lait, denrée extrêmement rare. Lorsque les déportations vers l'Est commencèrent, Hirsch s'efforça de maintenir les enfants à l'écart des listes de convois aussi longtemps que possible. En septembre 1943, toutefois, les enfants furent à leur tour déportés à Auschwitz-Birkenau.

À Auschwitz, Fredy Hirsch fut affecté au « camp familial » des Juifs tchèques, une structure inhabituelle où les familles n'étaient pas immédiatement séparées ni exterminées, dans un but purement propagandiste. Là encore, Hirsch obtint la création d'un baraquement réservé aux enfants. Il y poursuivit sa mission éducative : enseignement, jeux, chants, spectacles et exigences d'hygiène extrêmement strictes, convaincu que la propreté pouvait sauver des vies. Des survivants ont témoigné que ces règles leur ont effectivement permis de survivre aux conditions sanitaires effroyables du camp.

Dans cet univers de mort, Fredy Hirsch s'acharna à préserver l'enfance. Les murs du baraquement furent décorés, des livres réunis, des pièces, comme *Blanche-Neige et les sept nains*, jouées devant des officiers SS. Cette contradiction tragique – divertir les bourreaux tout en protégeant les enfants – fut pour Hirsch une source de profonde souffrance morale.

Fredy Hirsch était également un homme ouvertement homosexuel, même dans les ghettos et les camps. Son identité de Juif, de sioniste convaincu et d'homme gay fit de lui une victime d'une double persécution et d'une double stigmatisation sous le régime nazi.

Pourtant, jamais il ne renonça à son engagement, sacrifiant sans relâche sa propre sécurité au bien-être des enfants.

En mars 1944, à la veille de l'extermination du convoi de septembre, Fredy Hirsch mourut dans des circonstances demeurées obscures. Suicide, empoisonnement ou mise à mort indirecte : la vérité ne sera sans doute jamais établie. Le 8 mars 1944, en une seule nuit, 3 792 Juifs du camp familial furent assassinés dans les chambres à gaz.

Longtemps, la figure de Fredy Hirsch est restée en marge de la mémoire publique de la Shoah. Son engagement sioniste et son homosexualité assumée ont contribué à cette invisibilisation, notamment dans l'Europe d'après-guerre. Pourtant, les survivants n'ont jamais cessé de témoigner de son influence déterminante : beaucoup affirment que c'est grâce à lui qu'ils ont trouvé la force de survivre et, plus tard, de reconstruire leur vie.

Aujourd'hui, les recherches historiques accordent une attention croissante aux parcours croisés de la Shoah, du sionisme, de l'éducation et de l'histoire queer. Dans ce cadre, Fredy Hirsch apparaît non seulement comme un éducateur héroïque, mais comme une figure essentielle pour comprendre la résistance morale et humaine au cœur même du système concentrationnaire nazi.



Président du Comité Directeur : **Dani Dayan**
 Directeur Général : **Tzvika Fayirizen**
 Président du Conseil : **Rav Israel Meir Lau**
 Historiens : **Prof. Dan Michman, Prof. Dina Porat**
 Directeur du Département Relations
 Donateurs & Partenariats : **Haim Gertner**

Directrice pour l'Europe et Editrice
 du Lien Francophone : **Miry Gross**

Éditeur associé : **Andy Verreth**

Participations : **Lauriane Boutboul, Marie-Aimée Ide, Catherine Korenbaum, Carine Kroitorou-Dahan, Axel Podembski, Fabienne Waks**

Conception graphique : **Studio Yad Vashem**

Miry Gross, Directrice pour l'Europe, Relations Donateurs & Partenariats
 POB 3477 – 91034 Jérusalem – Israël
 Tel : +972.2.6443424, Fax : +972.2.6443429
 Email : miry.gross@yadvashem.org.il

Comité français pour Yad Vashem
 6 avenue de la Motte-Picquet -
 75007 Paris – France
 Tel : +33.1.47209957
 Email : contact@yadvashem.fr

Association Yad Vashem Suisse
 Quai de Cologny 34 - 1223 Cologny - Suisse
 Tel : +41.78.708.45.98
 Email : yadvashem.suisse@gmail.com


 WWW.YADVASHEM.ORG



Yom HaShoah 2026
 Préserver la mémoire dans un contexte contraint

SE SOUVENIR DU PASSÉ POUR FORGER L'AVENIR



Depuis son institution par le droit israélien en 1953, Yad Vashem répond aux missions qui lui ont été fixées. À savoir, la commémoration et l'enseignement de la Shoah. Mais sans vous, son travail ne peut s'accomplir. Ce n'est qu'avec votre soutien que Yad Vashem peut perpétuer les leçons de la Shoah, faire office de boussole morale pour l'humanité et ainsi lutter contre l'obscurantisme et les dérives raciales.

FAIRE UN DON

Aidez-nous à préserver la mémoire de la Shoah en nous apportant votre contribution.

Tous les dons sont les bienvenus.

Ci-dessous, nos coordonnées bancaires :

Nom du compte : Yad Vashem

Agence : 685

Numéro du compte : 20500/86

Banque : Bank Leumi

SWIFT BIC CODE (8 ou 11 unités) :

LUMIILITXXX

IBAN : IL550106850000002050086

Vous êtes également invités à contacter Miry Gross, directrice pour l'Europe, Relations Donateurs et Partenariats :

miry.gross@yadvashem.org.il

FAIRE UN LEGS

Pour ceux qui ne peuvent nous aider de leur vivant, il existe également la formule des dons posthumes. Le service dons et legs de l'État d'Israël repose sur la convention bilatérale conclue entre les gouvernements français et israéliens, qui accorde l'exonération totale à l'État d'Israël en matière d'impôt sur les dons et successions. Lorsqu'un testament est attribué à Yad Vashem par le biais de l'ambassade d'Israël à Paris, l'État ne se rémunère pas, mais a en charge le versement des fonds, contrôle les projets mis en place et vérifie qu'ils sont conformes à la volonté du testateur. Les donateurs, souvent sollicités de leur vivant, savent ainsi que leurs legs qui reviendront à Yad Vashem après leur « 120 ans » contribueront avec efficacité à pérenniser les missions clés et primordiales de l'institution.

Vous pouvez prendre contact avec Miry Gross, directrice pour l'Europe, Relations Donateurs et Partenariats : miry.gross@yadvashem.org.il, ou avec le service des legs de l'ambassade d'Israël à Paris :

Apotropous4@PARIS.MFA.GOV.IL

Le devoir de mémoire de Yad Vashem repose sur des travaux de recherche, la collecte, la restauration et la conservation d'objets d'époque, la gestion de fonds d'archives (documents, photographies), la maintenance de musées d'art et d'histoire, de sites de mémoire comme la Crypte du souvenir, le Jardin des Justes parmi les Nations ou la Vallée des communautés, et le travail pédagogique de son Institut internationale pour l'enseignement de la Shoah. Tout un éventail d'activités qui nécessitent des ressources humaines, techniques et financières.

Yad Vashem s'emploie à honorer le souvenir des disparus. Le regard que l'institution porte sur le passé constitue la clé pour le monde tolérant et humaniste qu'elle souhaite laisser aux générations de demain. Aidez-nous, dès aujourd'hui.

« L'oubli, c'est l'exil, mais la mémoire est le secret de la délivrance » (Baal Shem Tov)